

André Beauchamp

Consultant en environnement –
Membre de la Chaire de recherche en éthique de l'environnement –
Hydro-Québec/McGill, [Président, Enviro-Sage]

(1994)

“Qualité de la vie: société de consommation”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

André Beauchamp, "Qualité de la vie: société de consommation". Un article publié dans la revue L'Action Nationale, Montréal, vol. 84, no 7, janvier 1997, pp. 986-1002. [Avec l'autorisation de l'auteur le 9 mars 2004]

M. Beauchamp est consultant en environnement - Membre de la Chaire de recherche en éthique de l'environnement - Hydro-Québec/McGill et président, Enviro-Sage.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 9 mars 2004 de diffuser cet article dans les Classiques des sciences sociales]



Courriels : revue@action-nationale.qc.ca ou abeauchamp@cjf.qc.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter, 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 7 novembre 2004 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Introduction

I - Approches préliminaires

Contrôle de la qualité
Cercles de qualité
Qualité/prix
Thème publicitaire

II - Y a-t-il des paramètres de la qualité de la vie?

Nommer ses valeurs
Niveau de vie et genre de vie
Plaisir et réalité
Marginalité et équité
Tout est-il quantifiable?

III - Produit national brut et développement humain

IV- Peut-on prendre des décisions?

- 1) Quel est l'état des biens disponibles?
- 2) Comment allier l'opportunité sociale et l'équité?
- 3) Opportunité technique?
- 4) Le jeu des acteurs?

Bibliographie sommaire sur la qualité de la vie

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le thème de la qualité de la vie me semble constituer un des défis les plus complexes et les plus essentiels pour notre temps, particulièrement dans le domaine de la santé.

Défi essentiel puisque la qualité de la vie constitue le but recherché de nos activités; défi complexe puisqu'il s'agit d'un terme vague, sinon abstrait, difficilement décomposable en éléments distincts, dans la mesure même où il fait appel à la globalité. « Un seul être nous manque et tout est dépeuplé » disait Lamartine.

I - Approches préliminaires

[Retour à la table des matières](#)

On retrouve désormais les expressions « qualité », « qualité de la vie », « qualité totale » dans les multiples usages de la vie courante.

Contrôle de la qualité

[Retour à la table des matières](#)

Dans le monde industriel, on nous parle abondamment de « contrôle de la qualité » qui est un processus de vérification par lequel un producteur s'assure que son produit est homogène, apte à remplir les fonctions qu'il est censé assumer, qu'il rencontre les standards exigés par les règlements ou par la clientèle. Il est loin le temps de l'immédiat après-guerre où les Produits japonais étaient synonymes de pacotille. Les Japonais ont fait de la rigueur de leurs contrôles un formidable argument de vente.

Cercles de qualité

[Retour à la table des matières](#)

Dans le milieu du travail, on parle également de cercles de qualité. Ici encore, l'innovation est japonaise et désigne un style et des processus de gestion grâce auxquels les savoirs et les opinions de tous sont intégrés dans un double souci de rendement et de satisfaction des travailleurs.

Qualité/prix

[Retour à la table des matières](#)

Quand je vais à la Société des Alcools, on me parle constamment du rapport qualité/prix. Ici la référence est d'abord économique laissant entendre que le prix est en général garant de la qualité. Nous avons tendance à penser que si ça ne coûte pas cher « ça ne vaut pas cher ». Comme disent certaines gens: « on est trop pauvre pour acheter bon marché ». Mais dans les cas du vin (comme pour celui des autos), il arrive que l'on paie trop cher pour ce que l'on reçoit. On achète un nom, un prestige, mais le produit est-il à la hauteur? Ce doute incite d'autres produits à prétendre offrir finalement un meilleur rapport qualité/prix. Quelle est cette qualité? Pour les vins, c'est la couleur, l'arôme, le goût (avec tout le vocabulaire un peu précieux des dégustateurs), l'authenticité des cépages et le mal de tête ou non du lendemain matin. Le rapport qualité/prix essaie donc de lier le prix qui est la mesure entre l'offre et la demande et la qualité intrinsèque d'un produit. Ce n'est jamais une notion objective, mais toujours le fruit d'une appréciation par un évaluateur.

Thème publicitaire

[Retour à la table des matières](#)

On parle évidemment de qualité de vie dans la publicité, thème particulièrement florissant dans le domaine immobilier. Pour les développements en banlieue, on fera allusion à la verdure, à la quiétude, à la beauté de l'environnement, à l'absence de bruit et de pollution. La teinte écologique est ici dominante, en nous laissant aussi entendre, sans trop le dire, qu'il n'y a pas de voisins ou que les voisins sont amènes. Les coûts induits pour la société: écoles, hôpitaux, routes, frais énergétiques, etc. ne sont jamais évoqués. Si, par ailleurs, la publicité porte sur des condominiums, la qualité de vie prendra la couleur du luxe et du confort: piscine intérieure, aménagement paysager, insonorisation, sécurité, stationnement intérieur, prestige. On parlera de raffinement. La richesse éloigne du vulgaire. En ce cas, la qualité de vie désigne une forme d'aristocratie esthétique et financière.

Dans tout ce contexte, il me semble que l'expression qualité de la vie n'a pas de sens précis; il s'agit plutôt d'un ingrédient que l'on soupoudre et qui joue un rôle d'attracteur. Si on peut le placer quelque part dans le discours, il évoque des harmoniques à consonnance positive. Qualité de la vie signifie plus ou moins vaguement bonheur, harmonie, équilibre, satisfaction profonde en opposition à satisfaction superficielle. On le retrouve dans le discours syndical soutenant des revendications salariales à la hausse ou des réaménagements d'un autre ordre: garderies, horaires variables, congés parentaux, diminution du temps de travail. Naturellement le discours politicien en fait ses beaux dimanches.

II - Y a-t-il des paramètres de la qualité de la vie?

[Retour à la table des matières](#)

On pourrait définir la qualité de la vie comme une protestation contre le réductionnisme d'une pensée purement linéaire. Le bonheur n'est pas le résultat d'une accumulation à l'infini de biens mais repose davantage dans le pouvoir d'intégration harmonieuse de certains biens. En ce sens, qualité

s'oppose à quantité. On pense à l'enfant qui voudrait un immense dessert et qui s'aperçoit à mi-chemin qu'il n'est plus capable de rien avaler, qu'il a eu « les yeux plus grands que la panse », quand il n'est pas carrément malade une heure plus tard. Qualité s'oppose à quantité. Pourtant, il n'y a pas de qualité sans une certaine quantité. Saint-Thomas disait qu'il faut un minimum pour pratiquer la vertu.

Mais la quantité laissée à elle seule devient anarchique et rate le but qu'on lui fixe. C'est le cycle infernal de l'argent dans notre société. Il faut gagner plus pour avoir plus. Avoir plus d'objets de consommation personnelle ou ostentatoire: une maison, deux ou trois autos, des vacances à l'étranger, des meubles neufs, des disques, des livres, un chalet, un yacht. Mais pour payer cela, travailler davantage: le soir, la fin de semaine, ou encore choisir les emplois les plus payants au détriment de ce qu'on aime faire. Et finalement, être si préoccupés de payer et d'acheter qu'on n'a plus le temps de jouir de ce que l'on a. Le surconsommateur boulimique n'est pas un usager. Sa jouissance est dans l'achat. D'ailleurs, le rite par excellence qui nous relie à la société, c'est la visite hebdomadaire au centre commercial.

On pourrait définir la qualité de la vie comme une protestation contre le réductionnisme d'une pensée purement linéaire.

C'est devant cette obsession de la quantité et de la diversité des objets offerts à la consommation que la conscience se rebelle et instaure une protestation en faveur de la qualité. « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il y perd sa propre vie? » Lors du scandale Ben Johnson, une forte proportion de gens se disaient prêts à risquer irrémédiablement leur santé pour gagner une médaille. En ce cas, la chose désirée n'est plus la richesse ou les objets, mais la gloire. Être un héros, ne fut-ce qu'un seul jour. Être reconnu. Être quelqu'un une fois, puis retomber ensuite dans l'anonymat. Ici, je pense que la frustration n'est pas matérielle (la pauvreté physique) mais relationnelle: le sentiment de n'être personne pour personne.

Règle générale, c'est par l'impasse de la quantité débridée que les gens accèdent au désir de la qualité. Que sert d'avoir deux maisons si on n'a jamais le temps d'y vivre? Pourquoi vingt habits dont dix ne seront jamais portés puisqu'à la prochaine saison la mode aura changé? Pourquoi couvrir ses enfants d'or, les gâter pour se faire pardonner ses absences et découvrir qu'à dix-huit ans le suicide les obsède? Je connais des enfants qui ont trois ou quatre chambres dans des maisons différentes: chez papa, chez maman, chez grand-maman à papa, chez grand-maman à maman, chez l'ami de maman, chez l'amie de papa, etc. Mais à vingt heures, l'enfant transporte sa valise sans savoir où il couchera le soir même.

De temps en temps, les gens cassent le cercle infernal de leur vie. Ils changent leur style de vie, font du jogging et de la méditation, tâtent des médecines douces, découvrent l'environnement, se replient sur la vie privée. Ils y viennent par une crise : dépression, burn-out, divorce, maladie grave. Et la victoire n'est jamais acquise car la société de consommation vend les gadgets verts ou Nouvel-Âge au même rythme que les autres. C'est l'effet de mode dans ces domaines comme dans les autres. On ne sort jamais entièrement de la société où l'on vit. On me dit qu'à New-York « l'environnement ne pogne plus ». Le thème est déjà usé. Au fond, la qualité de vie risque elle aussi de n'être qu'une ruse de la consommation, un concept prétexte pour nous abuser. Il ne peut y avoir de qualité de vie que dans le maintien d'un regard lucide et critique sur les modes qu'on nous propose. Je ne dis pas regard désabusé, mais regard critique. Tirer de son trésor du neuf et du vieux (Mt 13,52), trier l'ivraie et le bon grain.

Nommer ses valeurs

[Retour à la table des matières](#)

En ce sens, pour échapper à la mode, la qualité de la vie suppose que l'on puisse nommer ses valeurs, dire certains critères du bonheur social et personnel, circonscrire une sagesse de vivre. À la séquence métro, boulot, dodo, travailler, produire, dépenser, la qualité de la vie suppose une intégration de réalités essentiellement hétérogènes au sein de ce que l'on devrait appeler l'humanisme. Or, dans notre société, la prétention ultime et fondamentale d'intégration est celle de l'argent. Il s'agit de tout mesurer et de tout quantifier pour arriver à faire des pondérations mesurables. Or, la mesure universellement reconnue est maintenant l'argent. Par le jeu du marché, les objets et les valeurs reçoivent un prix, ce qui permet ensuite de réaliser des échanges et d'établir des équivalences. Pour nous, tout a un prix et doit recevoir un prix. Une réalité sans prix est irréaliste. Dans le film «Indecent Proposal», un jeune couple ruiné entrevoit le salut sous la forme d'une offre alléchante: la femme se donnera une nuit à un riche séduisant pour la somme d'un million. La crise de l'environnement repose essentiellement sur le fait que les biens dits libres (l'eau, l'air par exemple) n'ont pas de prix et n'entrent pas dans les calculs. Si ça n'a pas de prix, cela n'existe pas.

On ne sort jamais entièrement de la société où l'on vit.

Il est facile de dénoncer vertueusement cette emprise de l'argent sur notre société, mais il importe au préalable de comprendre que notre société fonctionne comme cela. Quand Jeremy Bentham a voulu donner un fondement universel à la morale, il n'a pas cherché à la rattacher à un ordre de valeurs. Il a plutôt insisté sur le principe du plaisir et de la satisfaction. Est bien ce qui procure le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. Sa doctrine, surnommée l'utilitarisme, cherche un principe simple de jugement, une mesure hors conteste valable pour tout le monde: il parvient à une espèce de mathématique morale. Dans son esprit, le bonheur n'est pas uniquement sensible et matériel. Mais Bentham applique à la morale les règles du marché au moment où l'explosion industrielle en Europe change entièrement les rapports de production et instaure le marché comme phénomène économique global. Même le spirituel doit être mesurable et quantifiable.

C'est cette idée d'une mathématique universelle et univoque, valable pour toute réalité, qui nous impose, sans que nous nous en rendions toujours compte, un cadre de pensée déterminant dans notre société. La qualité est contrainte de se dire dans les termes de la quantité. D'où les tensions jamais résolues pour opposer qualité et quantité et les ramener l'une et l'autre à une commune mesure qui sera donc la mesure de l'argent.

La tension de la qualité et de la quantité peut être véhiculée par différentes distinctions sinon oppositions.

Niveau de vie et genre de vie

[Retour à la table des matières](#)

C'est ainsi, par exemple, que nous pouvons distinguer le niveau de vie du style ou genre de vie. Le niveau de vie s'exprime en général par le salaire, ou mieux encore par le revenu disponible. Il est essentiellement quantitatif. On pense au joueur de hockey de vingt ans qui gagne un million par année. Le style de vie au contraire déterminera la manière dont on assume sa situation économique réelle. L'un emprunte, l'autre économise. L'un modère ses appétits, discipline la satisfaction de ses besoins, opte pour ce que Pierre Dansereau appelle une joyeuse austérité. L'autre se sent malheureux parce que, courant après les nouveautés, il n'est jamais satisfait. Adopter son style de vie à son niveau de vie réel, c'est vivre intelligemment. Changer son genre de vie, c'est pouvoir baisser son niveau de vie sans devenir malheureux. Ici la qualité restreindrait la quantité.

Pour échapper à la mode, la qualité de la vie suppose que l'on puisse nommer ses valeurs.

Plaisir et réalité

[Retour à la table des matières](#)

Au plan psychologique, on oppose aussi le principe du plaisir et le principe de la réalité. Le principe du plaisir n'est jamais satisfait: il veut tout tout de suite et ressent chaque limite comme une injustice. Au contraire, le principe de la réalité s'accommode de l'existence concrète telle qu'elle est: n'être que tel homme, telle femme, avec une jeunesse ratée, une hérédité déficiente. Être alcoolique. Avoir été violée à dix ans. Ou battu. Ou volé. Être noir. Avoir une déficience. Et dans ces limites, construire sa vie, sachant qu'entre la « vraie vie » et la « vie vraie » il faut trouver des passerelles pour survivre. L'abdication pure et simple, l'enfermement dans la vie vraie, dans la seule réalité atrophient la vie et enferment dans la fatalité. « Né pour un petit pain ». Le désir de la vraie vie amène à secouer la vie vraie pour chercher des débouchés nouveaux. C'est la source du rêve et de l'espoir. Mais la supposée vraie vie n'a plus de sens quand elle cesse d'être une victoire sur l'âpreté de la vie vraie. Combien d'hommes qui rêvaient à la retraite depuis 20 ans et qui meurent avant la fin de sa première année parce que cette retraite n'est plus que vide imposé par les autres.

Marginalité et équité

[Retour à la table des matières](#)

On peut exprimer cette tension de la quantité et de la qualité par une constatation banale: la pauvreté ne réside pas d'abord dans la privation de biens essentiels, mais dans le sentiment de marginalité à l'égard du reste de la société. Une étude de Otis Dudley Duncan sur le sentiment de satisfaction en relation avec le niveau de vie des femmes de la ville de Détroit entre 1955 et 1971 montre que même si le revenu durant cette période a progressé de 40% en dollars constants, le sentiment de satisfaction n'a pas changé (« Does money buy satisfaction », in Blair Wheaton, Editor, *The Quality of Social Life*, 148-154). La quantité seule ne veut rien dire. Une fois les besoins vitaux satisfaits, le sentiment de bien-être semble moins dépendre du niveau de vie comme tel que de la perception que l'on a de sa place dans la société. La qualité de la vie traduirait alors moins la quantité que l'équité. Évidemment si la quantité fait trop défaut, l'équité n'existe plus.

La qualité est contrainte de se dire dans les termes de la quantité.

Tout est-il quantifiable?

[Retour à la table des matières](#)

Quel est donc le malaise fondamental derrière le débat qualité/quantité? On pourrait le résumer ainsi: tout est-il quantifiable?

Il me semble que pour beaucoup de gens la forme achevée de la science serait la mathématique. On sait que la mathématique pure invente des mondes fictifs qui ne servent à rien jusqu'à ce que, un jour, quelqu'un en trouve l'application. La mathématique est un monde idéal, abstrait. Platon aimait les mathématiques et Galilée le préférait de beaucoup à Aristote pour cette raison. Derrière l'esprit de quantité, il y a le rêve, qui a habité Poincaré entre autres, de reconstituer la machine du monde jusque dans ses moindres rouages. Aussi, à partir d'un point dans le temps, on pourrait reconstruire le passé et prédire rigoureusement l'avenir du monde. Or l'esprit de quantité dispose aujourd'hui d'un instrument magique: l'ordinateur. Si on pouvait modéliser toute la réalité, attribuer à chaque chose une valeur, un chiffre, il n'y aurait plus alors de dilemme, ni d'ambiguïtés sur les décisions. Le savoir intégral dicterait nécessairement les conduites à tenir. Plus de liberté, plus de mal. Le royaume de la nécessité dévoilé par la parfaite connaissance d'un monde ramené à des équations vraies! «Les criminels sont avant tout des hommes qui raisonnent mal, qui n'entendent point leurs véritables intérêts» disait Bentham.

Adopter son style de vie à son niveau de vie réel, c'est vivre intelligemment.

Actuellement, beaucoup de scientifiques estiment que ce rêve de la modélisation mathématique intégrale est impossible. Il y aurait de l'aléatoire au sein même de la nécessité, des effets chaotiques, une part d'indétermination irréductible. Non seulement la machine du monde est plus complexe qu'on ne le pensait (la crise de l'environnement le montre à l'envie), mais la machine agirait parfois comme une non-machine avec une part d'indétermination. Impossible de tout Prédire. Comme on le dit parfois, un simple vol de papillon pourrait être à l'origine d'un ouragan.

Au fond, même si tout était quantifiable, tout ne serait pas modélisable. C'est comme si à tout moment les chiffres pouvaient changer de valeur. Cette indétermination nous rend plus sympathique la fluctuante réalité humaine. Quel est le prix d'une sonate de Mozart? Mozart était payé chichement et tirait le diable par la queue. Que vaut la vue d'un geai dans l'arbre juste à côté de ma fenêtre? C'est un moment de grâce sans prix, sans durée. Il est des instants de bonheur qui valent plus que tout. Je me rappelle du goût fabuleux d'un plat de

Jello deux jours après une opération. Il me semble que je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

Que l'on me comprenne bien. Il n'est pas vain d'établir un rapport entre qualité et quantité. La qualité suppose la quantité, dans l'ordre des choses humaines. Une maison chaude suppose des murs et des clous, des fenêtres, du chauffage. Et tout cela se quantifie. La quantité donne corps à la qualité. Mais à la limite, qualité et quantité sont des réalités irréductibles l'une et l'autre. La quantité détruit parfois la qualité comme il arrive chez la personne avide de richesses qui en oublie de vivre. Parfois la qualité pour elle-même vire au snobisme ou, pire encore, en je ne sais quel angélisme. Les mots amour, justice, bonheur, vérité, authenticité ne sont vrais que quand on peut les mesurer dans la réalité. Tant de discours vertueux ne sont qu'idéologiques. Peut-on, comme se le demande l'apôtre Jean, prétendre aimer Dieu qu'on ne voit pas et détester son frère que l'on voit? Ou prêcher la tendresse envers les pauvres sans jamais partager ses biens et privilèges? C'est dans le concret que la qualité devient réelle et efficace.

III - Produit national brut et développement humain

[Retour à la table des matières](#)

Le principe de la réalité s'accommode de l'existence concrète telle qu'elle est: entre la « vraie vie » et la « vie vraie » il faut trouver des passerelles pour survivre.

Depuis l'après-guerre, les pays ont cherché à comptabiliser l'ensemble de leurs activités. Cela s'est exprimé par un concept, le produit intérieur brut. Il s'agit de calculer tous les rapports économiques dans une société donnée et d'exprimer cela sous mode de chiffres. On dira par exemple qu'en 1992, en Suède, le revenu annuel par personne était de 25 880 \$ alors que la même année il était au Canada de 22 293 \$ et en Mauritanie de 542 \$ (État du monde 1993). L'approche est simplement monétaire.

Ces chiffres pointent un ordre de grandeur mais ils sont aussi terriblement trompeurs. D'une part, les chiffres sont toujours partiellement faux et trafiqués. D'autre part, la méthode est discutable. Enfin, les comparaisons d'une

société à l'autre sont oiseuses et ne disent rien du bonheur des gens, de leurs solidarités, de leurs joies et de leurs peines. La notion de produit national brut permet de faire certaines comparaisons. Elle ne permet pas de comprendre les sociétés.

Actuellement, on cherche donc à substituer la notion de produit national brut par un ensemble de facteurs qu'on appelle des indices de développement humain (IDH) avec, là encore, une ample utilisation de formules mathématiques. Au lieu de simplement se référer à des critères monétaires comme le revenu, on essaie d'intégrer des indicateurs sociaux objectifs et des indicateurs sociaux subjectifs. Pensons par exemple à l'espérance de vie à la naissance, au niveau d'éducation (alphabétisation et durée moyenne de scolarité). On peut penser à d'autres éléments: la situation des femmes, l'état de l'information et de la participation sociale des citoyens, la sécurité, l'état de l'environnement.

La pauvreté réside dans le sentiment de marginalité à l'égard du reste de la société.

Derrière ces critères et variables, on peut soupçonner d'énormes discussions idéologiques et pragmatiques sur la mesurabilité et le degré de formalisation statistique et mathématique de chaque élément retenu. S'il était encore simple hier de tout ramener à l'étalon de l'argent, on essaie maintenant de tenir compte de d'autres facteurs plus proches de la qualité. La question demeurera toutefois pertinente: tout est-il quantifiable?

IV- Peut-on prendre des décisions?

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai pas évoqué le monde de la santé parce que j'y suis peu familier. Mais la littérature y fait souvent allusion. Vaut-il mieux un traitement de pointe coûteux pour quelques privilégiés ou des soins plus modestes disponibles pour l'ensemble de la population? On accuse souvent les médecins de soigner des organes isolés et non des personnes malades, d'abuser du recours à des tests coûteux, et la plupart du temps inutiles, au lieu de prendre le temps d'établir un diagnostic global par le moyen d'un contact personnalisé avec la personne malade, de recourir à la médication abusive provoquant de ce fait un

exode plus ou moins rationnel des malades vers des guérisseurs. Dans une société où tout a un prix et où les ressources deviennent rares, faut-il soigner à tout prix? Et qui? Toutes les questions sont imbriquées. les limites de la science, la part d'inconnu et de risques inhérente à toute découverte, le morcellement des savoirs, l'ambiguïté des progrès technologiques, les querelles de statut des divers acteurs sociaux impliqués, le juste partage des coûts, le contrôle par la société, la pression exercée sur le marché par les vendeurs de nouveautés, etc.

Pendant la guerre 1939-45, on raconte que l'ordre était de donner de la pénicilline aux militaires américains atteints de maladies vénériennes de préférence aux blessés du fronts car les premiers étaient plus vite retournés au combat. Or l'effort de guerre primait sur le reste. En Angleterre, on accordait priorité aux aviateurs sur les fantassins.

La qualité suppose la quantité, dans l'ordre des choses humaines.

En environnement, où les intrants sociaux se juxtaposent aux intrants économiques et écologiques, les décideurs essaient d'établir des grilles de pondération où l'on mesure le non mesurable afin d'arriver à prendre une décision. La sauvegarde du saumon dans tel ruisseau importe-t-elle plus que l'impact visuel de la ligne électrique dans tel village, ou simplement la disponibilité de l'électricité abondante dans telle ville? On devine l'insoluble jeu des spécialistes pour établir la pondération des critères retenus.

Une décision n'est jamais le résultat mathématique d'une source de chiffres, pondérés ou non. Elle est plutôt une prise en compte d'avantages et d'inconvénients, de convictions et de peurs, d'audaces et de compromis, de valeurs et d'ambitions. Max Weber distingue entre l'éthique de la conviction, qui est celle des militants et des apôtres qui portent certaines valeurs aux nues, et l'éthique de la responsabilité qui est celle du décideur qui prend une décision en se demandant comment il peut vivre avec les conséquences de ses gestes.

Dans chacun des domaines où nous sommes, il me semble que, presque toujours, il n'y a pas de solutions idéales. Il y a simplement des solutions ponctuelles, provisoires, fragiles. Et si chaque décision naît d'une prise en compte de certaines convictions, le doute demeure légitime, comme une question jamais résolue. La technique est le prolongement de l'être humain, une extension de son corps, de son intelligence, de son industrie. Mais elle instaure toujours également une distance entre le sujet humain et la réalité. D'où l'ambivalence fondamentale de la technique, jamais accessoire ni jamais magique.

Pour prolonger la réflexion, je propose quatre repères de réflexion.

1) Quel est l'état des biens disponibles?

[Retour à la table des matières](#)

Nous faisons face subitement à une pénurie de ressources sociales. L'État cherche à se désengager et nous signifie de mille manières que les ressources seront plus rares et plus parcimonieusement distribuées. Le tout tout de suite est impossible. Si le qualitatif visé se traduit simplement par un quantitatif augmenté et refilé à la société, nous savons déjà que la réponse est plutôt non. Cela ne veut pas dire que rien n'est possible ni que certains combats soient vains ou immoraux. Mais cela oblige à des priorisations d'une part et des diversifications d'autre part. L'option de rechange au retrait partiel de l'État est-il la privatisation ou la recherche de d'autres formes de solidarités?

La notion de produit national brut ne permet pas de comprendre les sociétés.

2) Comment allier l'opportunité sociale et l'équité?

[Retour à la table des matières](#)

Quand les ressources deviennent rares, il se produit un stress dans la communauté. Il y a une réaction de sauve qui peut, les besoins de l'un étant aussi légitimes que les besoins de l'autre. Ici la raison de l'État n'est pas toujours raisonnable et la loi du nombre ou du plus fort ou du plus riche peut être injuste. Faut-il soigner ou prévenir, développer des garderies ou des centres d'accueil, laisser mourir le fumeur et le sidéen et payer la chirurgie esthétique d'une femme qui trouve ses seins trop gros, d'un homme qui veut corriger un nez trop fort?

On sent qu'ici les critères d'opportunité stratégique et d'équité interviennent constamment. Il y a quelques années, un aubergiste de mes amis a dû installer une voie d'accès pour fauteuils roulants à son établissement. Pourquoi m'imposer cette dépense, me disait-il, puisque depuis 25 ans je n'ai jamais eu de clients handicapés et que ma clientèle n'est pas dans ce milieu? Pourquoi fallait-il abolir la limite d'âge obligatoire de la retraite au moment où tant de jeunes sont en chômage et désespèrent de jamais trouver un emploi? Que faire

quand la non-ségrégation de l'âge des personnes de plus de soixante ans signifie la ségrégation effective des plus jeunes?

Comment négocier et préciser les droits et les devoirs, les avantages des uns et les inconvénients des autres? Un discours sur les droits seulement mènera à une impasse et durcira les rapports sociaux. La simple négociation économique ne suffira pas. Il faudra pondérer le marché par l'esprit du don, faire de l'équité un souci primordial au moment où le libéralisme cherche à imposer sa loi d'airain.

La technique est le prolongement de l'être humain, une extension de son corps, de son intelligence, de son industrie.

3) Opportunité technique?

[Retour à la table des matières](#)

Jeune, j'avais une mauvaise dentition. À seize ans, j'ai fait une infection. Le dentiste m'a dit: « il faut tout enlever ». Il m'a arraché 27 dents d'un coup. Aujourd'hui, on le poursuivrait devant un tribunal. Pourtant, jamais je n'ai regretté son geste. Depuis toujours, il me semble que mes prothèses sont mes dents. Et je n'ai plus jamais eu mal aux dents. Mais indubitablement, j'ai perdu une part de ma sensibilité gustative.

Il est des aides techniques qui sont des bénédictions. D'autres qui deviennent des prisons, qui créent des distances psychologiques, financières, physiques avec soi-même ou les autres. Je pense à ce jeune jésuite moribond qui a arraché ses tubes en criant: « on me vole ma mort ». Je pense aussi à ma sœur devenue légume après une blessure grave à la base du crâne et qui respirait sur le «bird». Je pense à ce vieillard qu'on attache au lit et qui ne veut plus que fuir.

La technique décompose et recompose le corps-machine. Parfois, c'est miracle et liberté. Parfois, c'est déchéance. La plupart du temps, c'est l'un et l'autre, partie liberté, partie lumière et espérance, mais aussi partie fardeau, poids économique, luxe plus ou moins utile, esclavage pour les autres ou pour soi-même.

L'opportunité technique ne me semble pas automatique. Si tout le possible doit être fait, tout n'est pas possible, tout n'est pas opportun.

Mais qui prendra la décision et comment? ici l'éthique est au rendez-vous, incertaine, provisoire, comme un appel à la qualité de la décision. Les choix techniques ont toujours une portée sociale.

4) Le jeu des acteurs?

[Retour à la table des matières](#)

On parle de moins en moins de morale mais de plus en plus d'éthique. Or la pratique de la médecine est actuellement un des lieux privilégiés des discussions éthiques. C'est autour du corps humain, de sa dignité et de sa malléabilité que se joue le drame. Naître et mourir. Traiter le corps-machine mais aussi entendre et reconnaître la personne qui souffre, la personne qui crie, la personne qui a peur, qui hurle, qui espère.

La raison de l'État n'est pas toujours raisonnable et la loi du nombre ou du plus fort ou du plus riche peut être injuste.

Autour du patient, qui est aussi un acteur, interviennent d'autres acteurs, soignant ou administrant: le médecin, l'infirmier, le spécialiste, le technicien, le gestionnaire, la famille, le psychologue, l'agent de pastorale. Hommes et femmes qui ont leurs compétences, leurs convictions, leurs intérêts, leurs propres sentiments refoulés, qui défendent un statut d'acteur social.

Une décision médicale est le microcosme même de l'humanité. Face à l'esprit de quantité et aux contraintes et opportunités techniques de notre milieu, le thème de la qualité de la vie constitue un appel vers un autre paradigme. La qualité ne fait pas fi des chiffres ni de la quantité, elle intègre le mesurable et l'économique. Mais elle cherche aussi à détecter le non dit, le secret, l'inavoué. Elle parle globalité là où l'esprit de quantité isole et segmente. Elle évoque la dignité et les valeurs quand le corps se disloque et perd ses fonctions les plus nobles ou les plus élémentaires.

À la limite, certaines choses ne sont plus quantifiables. Elles échappent à la société marchande pourtant si bénéfique. Elles relèvent plutôt de la logique du don qui n'est pas pure gratuité mais qui donne la préséance à la personne plus qu'aux rôles que cette dernière assume. En un sens, la qualité sauve la quantité de l'insignifiance. Aurons-nous le courage et la sagesse de choisir?

Bibliographie sommaire sur la qualité de la vie

[Retour à la table des matières](#)

Le thème de la qualité de la vie me semble avoir été peu fouillé pour lui-même, bien qu'il soit à l'horizon de beaucoup de réflexions philosophiques et sociologiques sur le bonheur et les valeurs. On peut signaler:

BEAUCHAMP, André: «Qualité de la vie: entre le porte-monnaie et la raison d'être», *L'Action nationale*, volume LXXIX, numéro 3, mars 1989, p. 266-277. Repris dans le numéro 6 de la même année (juin 1989), p. 641-652.

On parle de moins en moins de morale mais de plus en plus d'éthique.

BEAUCHAMP, André: « La transformation des valeurs » in *L'Action nationale*, novembre 1993, vol. no 9, p 1248-1265.

BEAUCHAMP, André: *Introduction à l'éthique de l'environnement*, Montréal, Éditions Paulines, 224 pages (surtout, p. 76-80, 93-150).

DALY, Herman E. et COBB, John B. Jr: *For the Common Good*, Boston, Beacon Press, 1987, 482 pages. Un livre maintenant classique sur l'économie, le développement communautaire, l'environnement et le développement durable.

GODBOUT, Jacques T.: *L'Esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, 342 pages.

HIRSCH, Emmanuël: *Éthique et médecine. Le devoir d'humanité* Paris, Cerf, 1990, 475 pages. Un survol d'ensemble de l'éthique médicale aujourd'hui. Entrevues avec différents spécialistes.

LEFÈVRE, Charles, (sous la direction de): *Qualité de la vie, vie de qualité*, Privat, Centre interdisciplinaire de Lille, 1977, 263 pages. À partir des problèmes concrets d'environnement et d'aménagement, une perspective

d'ensemble située dans le contexte de la tradition chrétienne. Toujours d'actualité.

LE SUPPLÉMENT (revue d'éthique et de théologie morale, publiée par le Cerf), nos 184 (mars-avril 1993) « Hôpital et respect des personnes » et 185 (juin-juillet 1993) « Soigner et guérir? ». Deux numéros très éclairants sur les questions éthiques soulevées par la pratique médicale.

PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement): *Rapport mondial sur le développement humain* 1993. Souvent très technique, mais essentiel pour comprendre le déplacement des problématiques du développement humain (IDH).

WEATON, Blair (editor): *The Quality of Social Life*, Copley Publishing, Littleton, 1987. Il s'agit d'une collection d'articles parus dans diverses revues sous la plume de différents auteurs, avec une grande insistance sur les problèmes familiaux et sociaux.

La qualité sauve la quantité de l'insignifiance. Aurons-nous le courage et la sagesse de choisir?

Fin du texte